

L'architecture vernaculaire constitue-t-elle un point ? constitue-t-elle mon point ?

A l'invitation de François, je voudrais explorer avec vous si l'architecture sans architecte, qu'on qualifie d' "architecture vernaculaire", est un point au sens où il est défini dans le cadre de ce séminaire. Et en l'occurrence si elle est mon point en tant qu'architecte.

Je suis donc architecte et aujourd'hui enseignant-chercheur à l'école d'architecture de Normandie. Je ne pratique plus en ce moment (je n'ai plus d'agence) mais je fais une thèse sur l'architecture vernaculaire contemporaine en Normandie, sur les constructions agricoles. Je reviendrai un peu plus loin sur mon parcours pour éclairer cette histoire de point.

Je vais commencer par clarifier ce terme d' "architecture vernaculaire". Puis exposer les raisons qui me semblent porter ces architectures au rang de l'Architecture avec un grand A. Et enfin tenter d'éclaircir si cela constitue mon point. Pour que nous puissions en discuter par la suite.

1. Précisions sur le terme "architecture vernaculaire" **DIAPO**

Cette architecture peut se définir par des formules telles que :

- « l'architecture sans architecte » (Rudofksy, 1964)
- « l'architecture du peuple et par le peuple et non pour le peuple » (Oliver, 2003)
- « Est vernaculaire tout ce qui demeure périphérique ou extérieur aux flux mondiaux du capital et tout ce qui, de gré ou de force, se dérobe à son contrôle. » (Frey, 2010)

DIAPO C'est une architecture conçue et construite par les personnes-mêmes qui vont l'habiter. Elle se distingue donc de l'architecture produite par les architectes et les autres professionnels de la construction, qu'il s'agisse des monuments (palais, église, mairie, etc.) ou des logements sociaux sur lesquels les habitants n'ont pas leur mot à dire.

DIAPO Sur un plan historique - depuis la création de l'architecture sédentaire au Néolithique - ou géographique - à l'échelle de l'écoumène, l'étendue terrestre habitée par l'humanité - l'architecture vernaculaire a longtemps et partout été dominante, dans les campagnes mais aussi dans les villes. C'est seulement depuis deux siècles que le développement du capitalisme industriel concurrence voire éradique cette forme d'architecture, au profit d'une architecture de professionnels spécialisés : maîtres d'ouvrages institutionnels (ceux qui paient et commandent - tels les offices HLM ou les promoteurs), architectes et ingénieurs (ceux qui conçoivent en dessinant et calculant) et entreprises plus ou moins grosses (celles

qui construisent – voir les trois majors internationaux du BTP ayant leur siège en France : Bouygues, Vinci et Eiffage).

DIAPO L'architecture vernaculaire n'en demeure pas moins vivante actuellement sous au moins deux formes : les fermes paysannes en zones rurales et les bidonvilles en zone urbaine.

2. Pourquoi s'intéresser à l'architecture vernaculaire ? **DIAPO**

J'ai commencé par me demander à quel moment j'ai entendu parler la première fois de cette histoire d'architecture vernaculaire. Ça a dû se passer durant mes études d'architecture, en 2003, auprès de Jacques Fredet. **DIAPO** C'est le moment de la lecture de Hassan Fathy *Construire avec le peuple* (1969) et concomitamment de la critique de la technique de Jacques Ellul, *Le bluff technologique* (1988). Et, dans ma mémoire, c'est immédiatement associé à une critique de l'architecture moderniste, capitaliste, fonctionnaliste et high-tech. Donc l'architecture vernaculaire, c'est le pas de côté pour regarder autrement l'architecture, autrement que le discours dominant.

C'est d'ailleurs l'argument de Bernard Rudofsky dont je reparlerai plus tard et qui critiquait en 1964 l'étroitesse du champ historique et géographique des architectes et de l'enseignement de l'architecture. Restreint à l'Occident et à quelques périodes historiques. Il a aussi une autre formulation : « ce qui nous importe, c'est l'entreprise communautaire », à opposer à l'individualisme de l'architecte et de l'expert.

Si je remonte plus loin encore, c'est le souvenir de cette famille d'agriculteurs dans les Alpes dans un lieu où, petit parisien, j'allais passer mes vacances d'été dans les années 80-90. Je découvrirai alors que les membres de cette famille construisaient leur maison de leur main. Tout à coup, le domaine de la construction n'était plus réservé uniquement aux cabanes des enfants, mais pouvait être le pouvoir des adultes sans qu'ils soient eux-même des professionnels de la construction. Je pense que j'y ai vu une sorte de liberté que je devais intuitivement ne pas ressentir dans les immeubles haussmanniens parisiens que j'habitais.

Ensuite, une fois diplômé d'architecture, autre moment personnel marquant, lorsque j'ai pris conscience vers 2007, au contact d'un ami paysan breton (une grande chance pour un parisien que de rencontrer un paysan !) que les paysages ruraux sont certes faits d'éléments naturels (de l'herbe, des arbres), mais qu'ils sont en réalité façonnés par l'homme. Et l'architecture vernaculaire permet de comprendre en architecte, les formes de ces paysages et le lien entre ces architectures et le paysage. Je vous donne un exemple. **DIAPO**

Les paysages de bocage (en Normandie et en Bretagne) sont liés à une agriculture d'élevage plus que de culture. C'est un paysage fermé. Ce qui, par complémentarité, permet à l'architecture d'avoir des corps de bâtiment qui ne se touchent pas, des cours ouvertes puisque les animaux sont arrêtés par les haies. A l'inverse dans les paysages d'openfield, paysages ouverts donc, l'architecture est plutôt à cour fermée pour contenir les animaux. Il y a donc sur la forme générale de l'architecture un lien de complémentarité entre l'architecture et le paysage.

Mais également dans les matériaux utilisés. Dans les paysages de bocages règnent plutôt les arbres comme le chêne ou le hêtre, au bois souvent tordu, noueux, bien moins longs et droits que les troncs des résineux qu'on trouve dans le Nord et l'Est de l'Europe. Ce qui a donné lieu à cette architecture de colombage : une ossature en bois plus ou moins régulière, remplie de torchis (un mélange de terre glaise et de paille).

Dernier point biographique, cette fois négatif. Lors du premier jour de mon travail dans une agence parisienne, en 2009, je me suis retrouvé en réunion avec Bouygues immobilier qui parlait du projet de logement sociaux sur lequel nous travaillions comme d'un produit. Quel choc, moi qui pensait bâtir pour des gens aux moyens modestes et qui pensait pouvoir leur apporter un peu de confort et pourquoi pas de la joie dans une belle architecture. Mais non, point question des habitants, seulement la rentabilité du plan. Le tout bien sûr construit en béton armé du sol au plafond.

Si on prend un peu de recul, je vois trois raisons d'étudier l'architecture vernaculaire aujourd'hui **DIAPO**

- c'est une forme d'architecture émancipatrice : « l'architecture par le peuple » ;
- c'est une architecture qui croise les questions de l'habiter et du travail ;
- c'est une question qui permet de penser l'écologie, sous l'angle sociotechnique, notamment autour de la polarisation low-tech / high-tech.

Une forme d'architecture émancipatrice **DIAPO**

L'architecture vernaculaire porte en elle une part d'émancipation.

Émancipation d'abord vis-à-vis des gestionnaires professionnels. Les habitants des architectures vernaculaires ne sont pas soumis à un règlement intérieur conçu par un bailleur cherchant à soumettre leurs modes de vie à une norme sociale imposée. C'est pourtant ce que subissent par exemple les habitants des foyers de travailleurs migrants transformés en résidence sociale (Balso, 2017).

De façon générale, les habitants des architectures vernaculaires doivent s'organiser pour prendre les décisions relatives à la vie du bâtiment : son entretien courant, ses inévitables transformations pour l'adapter aux évolutions des modes de vie et son éventuelle démolition finale. Selon le statut du foncier sur lequel cette architecture est bâtie, ils peuvent aussi s'affranchir d'un propriétaire extérieur à qui il faudrait restituer un loyer.

L'architecture vernaculaire s'émancipe aussi des concepteurs : architectes et ingénieurs. Ce sont les habitants qui conçoivent leur habitat, sur un mode très différent de ceux des professionnels. Ils ne dessinent pas des plans sophistiqués, ni ne se lancent dans de savants calculs d'optimisation, mais partent souvent d'un « type », d'un modèle architectural qui est couramment pratiqué dans leur milieu historique et géographique. Puis ils adaptent ce type à leur besoin, voire l'améliorent de quelques trouvailles qui contribuent à faire lentement et collectivement évoluer ce type (cf. Correla, 2014).

Enfin, l'architecture vernaculaire ne confie pas sa réalisation à une entreprise spécialisée. Le chantier est une pratique sociale collective, organisée par les habitants avec la contribution de leur communauté. **DIAPO** Rien n'empêche de faire intervenir un artisan qui maîtrise telle ou telle partie plus technique, mais celui-ci intervient alors comme encadrant et transmetteur de savoir-faire. À la différence des chantiers de l'architecture des professionnels soumis à la cadence du conducteur de travaux, les chantiers vernaculaires ne sont pas juste des moments de labeurs, mais peuvent s'enrichir de pratiques culturelles telles que des chants ou des danses pour contrebalancer l'inévitable pénibilité de certaines tâches de construction. La division même entre conception et réalisation tend à être gommée puisqu'une partie des décisions de conception peuvent être discutées et amendées durant la réalisation, la réalisation n'étant, in fine, pas sous contrôle absolu de la conception.

Croiser habiter et travailler **DIAPO**

La séparation spatiale et la spécialisation fonctionnelle organisée par le capitalisme entre le logement et l'usine est souvent beaucoup moins nette dans le cas de l'architecture vernaculaire qui a tendance à mêler l'habitat et le travail. Cela peut être vrai dans le cas d'une forme d'architecture de production artisanale urbaine. Mais c'est particulièrement saillant concernant l'architecture agricole rurale qui représente l'immense majorité de l'architecture vernaculaire préindustrielle et qui est affaire de production et d'habiter (cf. Guindani Doepper, 1990).

DIAPO L'architecture agricole contemporaine est donc un lieu privilégié pour étudier comment un certain type de production paysanne peut s'organiser selon des orientations qui cherchent à s'émanciper du capitalisme et à inventer des formes d'autonomie et/ou de

collaboration paysannes. La façon dont la ferme est habitée est alors guidée autant par des considérations personnelles ou familiales que par des questions de production agricole.

Polariser la question de l'architecture écologique **DIAPO**

Enfin, l'architecture vernaculaire tend également à s'opposer à l'architecture professionnelle et commerciale par les moyens techniques et les ressources qu'elle mobilise. Si la seconde bénéficie d'importants moyens financiers permettant de produire puis d'acheminer et enfin de mettre en œuvre des matériaux industriels lourds et énergivores (le béton en étant le parangon), la première doit, de fait, se contenter d'une pauvreté de moyens qui oblige à recourir à des matériaux locaux, certes moins performants, mais plus vertueux sur le plan écologique et qui assument la transformation du paysage que leur production induit.

L'architecture vernaculaire s'inscrit dans une perspective qu'on qualifie aujourd'hui de « low-tech », au sens d'accessible, d'utile et de durable. (cf. par exemple le Lowtech Lab).

Au-delà de trancher la question high-tech VS low-tech, ce point a le mérite de replacer la question technique et donc matérielle au centre du débat et de la rendre appropriable par les habitants, là où l'architecture de professionnels tend à la leur confisquer et à la confier aux experts.

3. L'architecture vernaculaire est-elle mon point ? **DIAPO**

En réfléchissant à cette question m'apparaissent trois sous-questions.

1. D'abord, l'architecture vernaculaire est-elle un point ?
2. Ensuite, fais-je bien ce point ?
3. Et dès lors, constitue-t-il mon unique point en architecture ?

Les deux premières questions pourraient ne sembler faire qu'une. Évaluer si l'architecture vernaculaire est un point requiert un sujet (si j'ai bien compris la théorie du point). Et le premier sujet auquel je pense est présent devant vous.

Mais à bien y penser, nous pourrions examiner si l'architecture vernaculaire n'est pas aussi le point d'autres architectes. Et il apparaît alors qu'au moins trois d'entre eux semblent y avoir dédié leur vie d'architecte, ou du moins une partie :

- Bernard Rudofsky, architecte austro-américain (1905-1988), qui a mis cette notion sur le devant de la scène architecturale en 1964 avec son exposition "Architecture without architects" au Moma de New-York et son livre éponyme. Et qui a poursuivi avec son "Prodigious Builders" en 1977. Je ne suis pas spécialiste de la vie de

Bernard Rudofsky, mais on peut raisonnablement penser que le courage qu'il faut pour exposer cela dans le temple de la modernité relève de l'idée de "tenir un point."

- Paul Oliver, architecte anglais (1927-2017) qui a écrit sur le sujet depuis 1969 (*Shelter and Society*) et a notamment publié en 1997 une encyclopédie de l'architecture vernaculaire dans le monde, en trois volumes de 2400 pages. Qui au passage était également spécialiste du blues, musique vernaculaire s'il en est.
- Hassan Fathy, égyptien (1900-1989) qui a non seulement écrit son *Construire avec le peuple* en 1969 (trad. fr. en 1970), mais a construit réellement avec le peuple, notamment le nouveau village de Gournà à proximité de Louxor

Il faudrait au moins rajouter à cette liste André Ravéreau et Amos Rapoport. Et sûrement bien d'autres. Donc il semble bien que l'architecture vernaculaire puisse être un point pour des architectes.

Qu'en est-il pour moi ?

J'y consacre quasiment un cours entier à l'école d'architecture de Normandie. Avec les étudiants nous examinons comment l'architecture vernaculaire peut révéler le milieu dans lequel elle prend place. Le milieu se distingue de l'environnement en ce qu'il raconte une relation entre une espèce, en l'occurrence l'homme, et son environnement. Et nous regardons comment cette relation entre l'architecture et le milieu est à la fois matérielle (physique, liée aux ressources et au climat) et culturelle (liée aux activités économiques, mais également aux structurations sociales et aux croyances). Dans le cadre des crises écologiques, sociales et architecturales que nous vivons, l'hypothèse du cours est que l'étude de l'architecture vernaculaire peut aider les étudiants à s'orienter architecturalement. Le travail qu'ils doivent faire pour valider le cours est un dossier sur une architecture vernaculaire de leur choix. Et dans la conclusion, ils doivent mettre en lumière quelques caractéristiques du milieu sur lesquelles ils pourraient prendre appui s'ils devaient aujourd'hui, en architecte, construire un équipement collectif.

J'y consacre aujourd'hui aussi mon travail de doctorat : une enquête auprès des agriculteurs de la région normande où je vis et travaille (le pays de Caux situé entre Rouen, Le Havre et Dieppe) pour comprendre comment ces agriculteurs adaptent les architectures vernaculaires dans lesquelles ils vivent et travaillent. Mon hypothèse principale est de voir comment leur choix de production se retrouve dans les aménagements architecturaux et paysagers de leurs corps de ferme. Le spectre d'étude va de l'agriculteur entrepreneur sur 700 hectares avec des filiales en Bretagne et dans les pays de l'Est au paysan affilié à la Confédération paysanne qui tente de rester dans ses 100 hectares.

Et si un moment j'ai quitté en 2014 l'agence d'architecture pour laquelle je travaillais, c'est quelque part parce que la production de cette agence se trouvait en contradiction avec mes convictions.

Donc oui, d'un point de vue pragmatique, il semble que ce soit aussi mon point.

La question que je me pose est de savoir si c'est mon unique point, si cette formulation constitue mon point principal. Et je dois reconnaître que j'ai du mal à m'y résoudre. Au sens imagé comme au sens littéral. Réduire mes convictions architecturales à cet unique point me semble réducteur, laissant trop de choses de côté.

C'est peut-être le moment de dire un mot sur mon parcours car je crois que cela peut éclairer la question. Il y est question de bifurcations ce qui, à chaque fois, constitue peut-être autant de moment qui ont touché à des points :

- j'ai d'abord fait, sans conviction, des études d'ingénieur Travaux publics de l'Etat, puis j'ai bifurqué vers l'architecture et cela a été un énorme déclic : j'y ai trouvé le sens de ma vie.
- ensuite j'ai d'abord travaillé pour l'Etat (aviation civile) en 2005 et j'ai bifurqué en 2009 pour aller travailler en agence d'architecture, là où l'architecture se fait
- face au nihilisme auquel nous faisons face (pris entre le marteau et l'enclume du capital par les figures de Bouygues ou Vinci), j'ai bifurqué en 2014 pour faire le concours d'instituteur. J'y ai découvert le deuxième sens de ma vie : enseigner. Mais face à la montagne que j'avais à franchir (non pas le concours, réussi, mais le travail pour devenir instituteur, qui plus est en maternelle), j'ai renoncé et j'ai réussi, peu de temps après, à commencer à enseigner en école d'architecture en 2015
- J'ai à cette époque répondu à un appel aux architectes lancé par le collectif « Ouvriers du monde, architectes de paix » et j'ai modestement "milité" dans les foyers, avec les habitants pour qu'ils puissent reconquérir une capacité à organiser leur foyer. Puis en contact avec l'École des Actes à Aubervilliers et avec l'association didattica à Montreuil.
- Et j'ai entamé une thèse en 2021 sur l'architecture vernaculaire contemporaine à travers les constructions agricoles normandes.

Donc l'architecture vernaculaire n'est pas le seul point de ma vie d'architecte. Je sens qu'il faudrait que je trouve une formulation soit plus englobante, soit d'autres formulations sur d'autres points.

Ceci dit, il me semble que ce point de l'architecture vernaculaire résonne avec certaines des caractéristiques décrites par François dans son intervention.

Notamment cela m'a demandé un certain courage de proposer et de tenir encore aujourd'hui l'intérêt d'un tel cours dans une école d'architecture. D'autant plus qu'il s'agit du cours de théorie de l'architecture du semestre. Il se fait donc à la place d'un autre cours (qui n'existait plus quand je suis arrivé). Je ne suis pas sûr qu'il existe un tel cours dans les autres écoles d'architecture. Ma façon d'introduire l'architecture savante dans ce cours (et donc de le légitimer) est de regarder comment les architectes se sont intéressés à l'architecture vernaculaire. Et plus particulièrement quelles sont les théories qui expliquent les formes prises par l'architecture vernaculaire.

Donc oui, il s'agit d'une position à défendre, d'un point à tenir. Et ce de façon dynamique.

Mais je vois également un autre point que je dois tenir : l'architecture est un art, ce qui est d'autant plus difficile à tenir qu'il est aussi une production collective. Cela renvoie à l'intervention que j'avais faite dans le cadre de *Hétérophonies 68* en 2018 au théâtre de la Commune. Et, étonnamment, le terme "vernaculaire" n'y apparaissait pas...